BIOG.

LES MÉDECINS DANS BALZAC

DESPLEIN — DUPUYTREN

Par le Docteur A. LUTAUD.

Depuis plus de cinquante ans je lis et j'étudie Balzac, le précurseur des romanciers modernes. S'il existe dans notre Société des admirateurs de ce grand génie, ils s'intéresseront, je l'espère, à la courte étude que je vais vous soumettre.

Quoique les événements auxquels je vais faire allusion ne remontent pas à plus de cent ans, ils me permettront de vous rappeler les deux plus grands caractères qui aient honoré la science française au commencement du dix-neuvième siècle.

Ceux qui ont lu Balzac savent qu'il fait jouer un rôle très important aux médecins. Deux surtout constituent des personnages de premier plan dans la plupart de ses romans : le chirurgien *Desplein* et le médecin Horace Bianchon.

Desplein, qui exerçait sous l'Empire et la Restauration, était professeur à la Faculté, chirurgien de l'Hôtel-Dieu, membre de l'Académie de médecine et de l'Institut. Le romancier le fait intervenir dans toutes les circonstances graves ; il est appelé près du baron de Nucingen qui languissait d'amour pour Ester Gobseck et auprès de madame de Serizy que le suicide de Lucien de Rubempré avait rendue folle, il opère du trépan Pierrette Lorrain ; il est appelé au Havre pour opérer madame Mignon de la cataracte ; il est presque toujours accompagné de son élève préféré Horace Bianchon.

Horace Bianchon, professeur à la Faculté de médecine, officier de la Légion d'honneur, médecin des hôpitaux, auteur d'une découverte physiologique importante sur les fonctions de l'encéphale, était déjà célèbre en 1830, quoique très jeune ; c'est sous le règne de Louis-Philippe qu'il occupa une situation considérable dans la clientèle et dans l'enseignement. Ce fut l'élève préféré de Desplein qu'il assista à ses derniers moments.

Etant étudiant, il fréquentait la célèbre pension Vauquer où il se lia avec d'autres jeunes gens qui devinrent comme lui des hommes illustres.

Il donna ses soins à la fille du baron de Bourlac atteinte de la Plique, maladie alors fort peu connue et redoutée ; il assista le célèbre obstétricien Duriau dans les couches de madame de la Baudraye ; il fut conseiller municipal de Paris, puis député.

Telles sont les deux célébrités dont parle constamment Balzac. Il fait également figurer un grand nombre de médecins de moindre importance et il nous donne dans le *Cousin Pons* une excellente peinture du médecin de quartier.

Il paraît évident que le romancier a vu dans Desplein et dans Bianchon les hommes illustres de son temps, mais quels sont ceux qu'il a eu en vue ?

Qui étaient Desplein et Horace Bianchon ? C'est le problème que je crois avoir résolu et dont je vous présente la solution.

Pour Desplein, la clef est facile à trouver, il suffit de lire *La Messe de l'athée* pour trouver la personnalité que Balzac a du reste fort mal dissimulée ; il s'agit de Dupuytren qui venait de mourir lorsque parut cette nouvelle en 1835.

Dans la *Messe de l'athée* nous trouvons une véritable biographie du chirurgien qui mourut dans l'apogée de sa gloire. Il y est dépeint dans les moments difficiles de sa vie d'étudiant où il serait mort de misère sans l'assistance d'un porteur d'eau, son voisin de mansarde.

Dupuytren fut nommé prosecteur en 1795 avec un traitement de 2.000 fr.; sa famille, qui habitait une petite bourgade du Limousin, jugeant cette somme très suffisante, ne lui envoya plus aucun subside, mais la France traversait alors la crise des assignats; pour la conjurer, l'Etat dut augmenter considérablement le traitement de ses fonctionnaires ; celui des prosecteurs fut d'abord porté à 3.000 fr., puis à 30.000 fr., puis enfin à 90.000 fr.; mais la baisse constante du papier ne permettait plus à un étudiant de vivre, même avec ces somptueux émoluments. Les autres prosecteurs durent retourner dans leurs provinces pour ne pas mourir de faim. Dupuytren seul put rester sur la brèche grâce aux secours de son voisin le porteur d'eau.

Parlant toujours de Desplein, Balzac nous dit : « Il affectait une singulière indifférence en fait de vêtements ; on le voyait souvent à pied suivi de ses nombreux élèves; tour à tour brusque et bon, en apparence âpre et avare, mais capable d'*offrir sa fortune à ses maîtres exilés*, aucun homme n'a inspiré des jugements plus contradictoires... »

Et plus loin :

« Desplein professait l'athéisme, quoique capable, pour avoir un cordon noir que les médecins n'auraient pas dû briguer, de laisser tomber à la cour un livre d'heures de sa poche. »

Dans un autre passage Balzac fait allusion aux tentatives que fit Desplein pour jouer un rôle politique.

Tout cela constitue une biographie à peu près exacte de Dupuytren.

Nul n'a, en effet, inspiré des jugements plus contradictoires.

Admiré de ses élèves, il fut détesté de ses confrères ; c'est au point que l'un d'eux, Lisfranc, ne le désignait que sous le nom de *Brigand de l'Hôtel-Dieu* ; un autre, Percy, reconnaissant son mérite professionnel, disait : « *C'est le premier des chirurgiens, mais le dernier des hommes.* »

Comme le dit Balzac, Dupuytren affectait une grande indifférence en fait de vêtements ; on le voyait souvent à pied suivi de ses nombreux élèves. La promenade du chirurgien suivi de ses élèves est restée légendaire.

Levé chaque jour à cinq heures du matin, il faisait son service de six à neuf heures, puis une leçon clinique jusqu'à dix heures et enfin une consultation externe qui le retenait jusqu'à onze heures.

C'est alors qu'avait lieu la sortie sensationnelle. Vêtu d'un habit vert plus ou moins râpé et d'un chapeau plus ou moins bossué, il grignotait le petit pain que l'administration donnait alors aux chefs de service ; suivi par une multitude d'élèves qui l'accompagnaient jusqu'à son domicile, il continuait sa leçon clinique. Il faisait école et donnait le ton ; aussi fut-il longtemps de mode chez les étudiants d'alors de porter l'habit vert.

Balzac, continuant sa description, nous dit :

« En apparence âpre et avare, mais capable d'offrir sa fortune à ses maîtres exilés... »

La vie de Dupuytren justifie cette appréciation.

Fils de paysans, ayant eu des débuts difficiles, le chirurgien a thésaurisé toute sa vie. Un incident qui lui valut l'animosité de ses maîtres, mérite d'être relaté.

En 1810, il demanda et obtint la fille de son maître Boyer ; à l'heure fixée pour le contrat la famille réunie attendit vainement le fiancé qui s'excusa plus tard par une courte note. On a prétendu que l'exiguité de la dote (cinquante mille francs) était la cause de cette éclipse. Le fiancé s'est défendu plus tard de cette imputation en invoquant la froideur de la future. Il épousa cette même année Mlle de Saint-Olive dont la dot s'élevait à 100.000 fr.

Dupuytren avait déjà en 1810 de très sérieuses économies ; mais c'est sous la Restauration qu'il amassa sa grosse fortune qu'on a évaluée à sept millions, chiffre énorme pour l'époque.

L'incident relatif à la fortune que le chirurgien

offrit « à ses maîtres exilés » est absolument authentique. Après la chute de Charles X en 1830 et son départ pour l'Angleterre, Dupuytren écrivit au souverain déchu cette lettre souvent citée : « Sire, grâce en partie à vos bienfaits je possède trois millions, je vous en offre un, je destine le second à ma fille et je réserve le troisième pour mes vieux jours. »

Continuant la biographie de son héros, Balzac nous dit ensuite :

« Quoique professant l'athéisme, Desplein était capable pour briguer un cordon noir, de laisser tomber à la Cour, un livre d'heures de sa poche. » Cette anecdote est reproduite par tous les biographes de Dupuytren.

En 1824, après la mort de Louis XVIII, il sollicita le poste très envié de premier chirurgien du Roi. Son républicanisme d'autrefois et son athéisme trop ouvertement professé le rendait suspect, non pas à Louis XVIII le septique, mais à la Congrégation. On raconte, et le fait n'a jamais été contesté, que, lors d'une visite de présentation qu'il fit avec Portal, il oublia un livre d'heures aux Tuileries.

Il y a peu d'hommes qui portent jusqu'à leur mort les opinions de leur jeunesse et je suis loin de vouloir souiller la mémoire d'un grand homme en rappelant un fait aussi insignifiant.

La délicate anecdocte contée par Balzac dans la *Messe de l'athée* est du reste tout à l'honneur de Dupuytren ; je la résume brièvement.

J'ai dit que l'illustre chirurgien, contemporain de Broussais, professait les idées matérialistes de ce maître.

Son élève Bianchon fut un jour fort surpris de voir son patron pénétrer discrètement à Saint-Sulpice par une porte latérale et entendre dévotement une messe à l'autel de la Vierge. L'incident parut bizarre, mais n'attira pas immédiatement l'attention.

Mais Bianchon, ayant surpris son maître renouveler quelques mois plus tard la même cérémonie, en

fut fort intrigué et interrogea le sacristain : « voilà vingt ans que je suis ici, dit l'homme d'Eglise, et, depuis ce temps, M. Desplein vient quatre fois par an entendre cette messe ; il l'a fondée. »

De plus en plus intrigué par ce mystère, Bianchon, ayant l'occasion de causer familièrement avec son maître eut le courage de lui dire : « Je vous ai vu plusieurs fois entendre dévotement la messe ; m'expliquerez-vous le désaccord entre vos opinions et votre conduite ? »

— « La messe que j'entends chaque trimestre, dit Dupuytren, vous reporte à mes premières années d'études ; j'habitais une mansarde de la rue des Quatre-Vents où j'ai connu la misère la plus noire ; j'ai tout supporté : faim, soif, manque d'argent, d'habits et de linge. J'allais être expulsé de ma mansarde devant trois termes à mon propriétaire et ne sachant que devenir. »

« J'avais comme voisin de palier un brave porteur d'eau nommé Bourgeat ; s'étant aperçu de ma détresse il me confessa adroitement et me tira mes secrets. »

« Il voulut absolument me venir en aide et agit avec la plus grande délicatesse. Il reporta sur moi toute son affection, paya mes dettes criardes et prit des précautions toutes maternelles pour que je substituasse une nourriture saine et abondante à la nourriture insuffisante à laquelle j'étais comdamné. Il me suivit dans toute ma vie d'étudiant.

« Vous pensez bien que j'ai honoré et soigné Bourgeat jusqu'à sa mort et que je l'ai pleuré comme un père.

« Quand j'eus mis en terre mon bienfaiteur, j'appris qu'il n'avait ni famille ni amis ; comme il était croyant et qu'il avait timidement exprimé le désir que des messes fussent dites pour le repos de son âme, je pensai que la meilleure manière de m'acquiter envers lui serait d'exhausser ce vœu. Voilà pourquoi j'ai donné à Saint-Sulpice la somme nécessaire pour faire dire quatre messes par an, et voilà pourquoi vous me voyez, au commencement de chaque saison, assister à la messe. »

Telle est l'anecdote contée par Balzac dans la *Messe de l'athée*, nouvelle qui fut publiée en janvier 1836 dans la *Revue de Paris*, peu de temps après la mort de Dupuytren.

La mort du grand chirurgien fut un deuil national. Dans une Satyre de sa *Némésis*, Ferdinand Favre (1) nous a donné en vers pompeux la description des grandioses funérailles qui furent troublées par des manifestations des étudiants.

Dupuytren disparut en effet en pleine gloire et sans que le succès de sa brillante carrière ait modifié son caractère ombrageux et méfiant.

C'est dans des circonstances presque dramatiques que s'est produit le coup qui l'a terrassé :

Le 15 novembre 1833, il faisait sa leçon habituelle à l'Hôtel-Dieu; tout d'un coup, il sent que sa bouche se dévie, que la joue droite est soulevée par la colonne d'air qui s'échappe de sa poitrine; il ne peut plus fermer la paupière du côté droit. A ce signe, il reconnaît l'apoplexie, mais il n'en continue pas moins sa leçon; l'articulation des sons est difficile parce que l'air s'échappe de sa bouche. Il veut achever son cours et soutient de sa main sa joue paralysée.

C'en est fini du Grand Homme qui est obligé d'abandonner l'Hôtel-Dieu dont il avait *à lui seul* assuré le service chirurgical pendant trente années.

Sur le conseil de ses amis, il fit un voyage en Italie; ce fut la seule vacance qu'il ait prise pendant sa vie.

Rentré à Paris, il végéta misérablement; il accepte cependant les soins de ses élèves Bouillaud et Cruveilhier. Le 8 février 1835, il succomba aux suites d'une pleurésie. Lorsqu'on lui proposa la ponction, il refusa en disant : « A quoi bon, que ferai-je de la vie qui a été si amère pour moi? »

A l'autopsie, on trouva un épanchement thoracique abondant et trois foyers apoplectiques dans l'encéphale.

(1) *Nemesis médicale*, ill. par Daumier, Paris 1840.